

OCCUPER LE TERRITOIRE

Le territoire du rêve

Avant l'orgasme du grand boum qui lui a donné naissance

L'Univers n'était qu'un rêve

Le rêve est le sein de la réalité

Caché dans l'infime grain d'un iris versicolore

Le rêve d'une terre riche où germer et grandir

Sentir monter la sève des racines aux branches

Pousser pousser vers la gloire de son existence

Bourgeonner fleurir fructifier

Occuper le territoire

Et cacher en son fruit la suite du monde

Comment le plus petit peut-il accoucher du plus grand?

Tout simplement en le rêvant

Mais sans soleil et sans pluie

Nulle semence n'accomplit son destin

Si le grain ne trouve terreau fertile

Son rêve de devenir un fruit est inutile

Seul avec l'Univers entre l'éternel infini et l'instant de l'ici, la tête dans le ciel pour voir venir l'avenir, les deux pieds sur terre pour enraciner mon rêve et le coeur à la bonne place pour avoir le courage de le réaliser, je rêve les yeux ouverts. Il est dans la nature du poète de donner à rêver, d'agrandir le territoire de la pensée.

Le plus vaste des territoires est l'imaginaire et s'en occuper est un emploi à plein temps. Le fruit de toute création a comme destinée d'être partagé par la multitude. Cultiver l'imaginaire, c'est récolter la culture. La culture est le coeur et l'âme d'une nation, l'écho de ses rêves, le sens de son existence. Ce qu'il reste de l'histoire des nations, c'est leur culture. La culture produit l'agréable.

L'économie produit l'utile, Une société saine sait jeter un pont entre l'utile et l'agréable. L'utile pour survivre. L'agréable pour vivre vraiment. La réalité se souvient. Le rêve garde mémoire du futur.

Vide et vain qui ne rêve plus
N'est que l'ombre de lui-même
Et ne peut devenir souverain de son destin

On rêve d'un pays comme on rêve d'un enfant
L'amour est la plus importante condition gagnante
Le rêve est mon pays et le pays est mon rêve
J'ai «*le dur désir de durer*» (Éluard)
Je sens je sais que je ne suis pas seul
Mais combien sont encore occupés
À rêver d'une victoire lumineuse?

Territoire occupé

Le ciel était bleu. Il vient de rougir. L'hiver dans les veines, tout le monde attend le printemps. Enfoui sous la glace de l'oubli, le lys dort encore. À quand le réveil Sur la place publique un peuple figé par la peur brûle l'espérance de ses générations. La politique s'occupe des vraies affaires. La poésie s'occupe du reste. Il n'y a pourtant qu'une seule vraie affaire: la décolonisation, la libération, la naissance du Kébèk, un pays volant de ses propres ailes.

Quatre cents ans à rêver d'un pays qui n'en finit plus d'oublier sa devise et son nom. Dans l'isolement de la démocratie, le peuple vient de faire fausse couche de son rêve. Une femme de bonne volonté rêvait d'un pays mais sans jamais oser le dire clairement. La première condition gagnante est l'urgence de maintenir le rêve de liberté toujours vivant. On ne peut remettre aux calendes grecques, la réalisation d'un rêve. Aujourd'hui, le territoire d'une femme ayant pour mission de

gouverner la destinée d'un peuple, n'est plus que son jardin. Et tout est à recommencer. L'avenir du Kébèk est un sphinx.

J'ai mal à mon peuple
Dans la coupe de mon rêve encore quelques gouttes?
La souveraineté est-elle en ses cendres?
Le meilleur moyen d'assassiner un peuple
C'est de lui faire croire que son rêve de liberté est vain
Où est le phénix? Où est le rédempteur?
Je veux retourner dans le ventre de ma mère
Et n'en ressortir que le jour où le Kébèk sera un pays

Occuper le territoire

En amour avec la vie mon père et ma mère ont rêvé d'occuper le même territoire ensemble et d'y créer une image vivante d'eux-mêmes. Que de dialogues, de désirs, de caresses et d'orgasmes avant que leur rêve prenne chair!
J'imagine ma naissance. Je me souviens.

Ma première patrie est une femme. Embryon enspirale dans son ventre, j'occupe un territoire infinitésimal. Occupé à temps plein à devenir un être humain, je navigue à la rencontre de moi-même. Je flotte dans le bouillon de la nature d'une femme pleinement occupée à m'insuffler la vie. Petite virgule de chair tournant en rond dans mon petit territoire, entre rêve et réalité, je m'incarne un peu plus chaque jour. Encore un peu de temps à manger les gènes de mes ancêtres. Bientôt le ventre de ma mère sera rond comme la Terre. Je perçois l'écho de l'autre monde qui m'attend. J'entends le violon de mon père et la voix tendre de ma mère. Et puis, un jour de fête, j'écoute une immense voix chantant:

*«Peuple à genoux
Attends ta délivrance»*

J'attends ma délivrance. Je frappe à la porte de la vie. Naître est ma seule raison d'être. J'attends le grand boum de ma naissance au monde. Et à la pleine Lune d'une rose aurore, vagissant la première lettre de l'alphabet, j'entre dans la réalité dans un nouveau territoire audible, visible, tactile: l'humanité. Je baigne maintenant dans le bouillon de la culture. Enfin libéré des ténèbres de la solitude, j'explore le territoire inconnu de mes sens. Je goûte à la vie. Je baigne dans la musique de mon père, dans la chaleur des bras de ma mère et dans les rires de mes frères et soeurs. Autour de mon berceau, tout le monde est debout, occupé à faire naître un pays dans une province.

Partis de l'Acadie en quête d'un Eldorado, mes géniteurs ont choisi l'exil dans les territoires du Nord, en Abitibi, terre promise à coloniser. Mais occuper un territoire vierge, c'est s'en occuper. Entre lacs et forêts, apprivoiser l'immensité, défricher, ensemercer, moissonner à en suer son âme, creuser la terre pour y extraire l'or de son coeur. Sortir de la pauvreté. Faire de l'argent pour faire vivre une famille de onze enfants. Et, sans trop en être conscient, faire vivre les propriétaires des mines d'or et de cuivre, les multinationales qui ne vivent que pour faire de l'argent. Petit peuple colonisé par l'avidité des étrangers!

*«Peuple à genoux
Attends ta délivrance»*

J'attends j'attends d'être grand. J'écoute et je regarde. Depuis que je me tiens debout, je suis plus grand qu'avant. Je prends le monde. Je prends la parole. L'apprentissage du langage prend tout mon temps. J'occupe le territoire du langage. À trois ans je suis déjà un homme de lettres. La première fois que ma mère me sert une soupe à l'alphabet, je suis émerveillé par les formes de toutes les couleurs moulées dans la pâte. Les voyelles et les consonnes deviennent vite mon jeu préféré. Je répète le nom de chaque lettre que me chante ma mère. Dès que je l'ai nommée, je la mange. Occuper le territoire, c'est le nommer. Parfois ma mère étale toutes les lettres sur la table et forme des mots dont elle chante

chaque lettre: soupe, bol, cuillère, papa, maman, raoul. Petit à petit, j'occupe le territoire du langage humain. Prendre pays, c'est prendre parole.

*«Si tu veux devenir poète
Mange ta soupe à l'alphabet
On ne devient un homme de lettres
Qu'en mangeant des mots chaque jour.»*

Voilà ce que me dit souvent ma mère. Et mon père d'ajouter: « Tu as beau manger toutes les lettres de l'alphabet, mais comme les lettres ne font pas vivre un homme, il faut aussi manger de la soupe aux chiffres. Car, quand tu seras grand, si tu ne sais pas compter, tu ne pourras pas t'acheter de la soupe à l'alphabet et personne ne voudra échanger avec toi, un grand poème contre un petit morceau de pain.»

Le territoire de la poésie

À 9 ans, je change de territoire. Exilé entre les murs de l'Orphelinat Saint-Joseph-de-la-Délivrance, à Lévis, très loin de mon Abitibi natale, je me souviens. Appuyé contre les blocs de granite de ma prison, je m'ennuie de ma mère et de mon père, mort d'avoir trop travaillé, il y a déjà 4 ans. Pour la première fois de ma vie, je deviens conscient que j'habite un territoire glorieux. Après avoir eu l'âge de raison, je vis ma première illumination. Je contemple un coucher de soleil sur le fleuve Saint-Laurent. Là-bas, au-delà du pont de Québec, un autre pont, un rêve vivant: l'arc-en-ciel. Je ne sais plus où commencent et finissent le ciel et la Terre. Comme le Kébèk est vaste et beau! Ainsi naît en mon âme la poésie, territoire infini de l'imagination. La rédemption, c'est la beauté du monde. Et la délivrance est la liberté absolue de rêver.

Je chante le Ô *Canada* en regardant flotter le drapeau du Kébèk. Je ne comprends pas encore ce que je chante. Je ne sais pas encore que le règne

bleu de Duplessis est partagé avec le clergé et les étrangers. Je ne sais pas encore que le *Refus global* de Borduas nous fera passer du territoire de la peur à celui de la liberté d'expression. Mais en 1958, à 19 ans, plus je lis les poètes d'ici, plus j'apprends que le territoire que j'habite est celui d'un petit peuple qui ne s'appartient pas. L'aliénation n'a jamais bon goût. À la mort de Duplessis et du peuple des assis, la Révolution tranquille entrouvre la porte de la liberté. La liberté commence par l'éducation. L'ignorance est le boulet, la connaissance est l'essor pour défendre «maîtres chez-nous».

À 25 ans, après avoir fait mon cours classique, j'étudie en philosophie. Mais le territoire de ma pensée est de plus en plus occupé par la poésie et de plus en plus, ma poésie prend l'âpre saveur de la politique. Je tiens une chronique sur la littérature québécoise dans la revue *Parti pris* aux côtés des poètes Gaston Miron, Gérald Godin et Paul Chamberland. Nous savons que notre territoire est occupé, que nous sommes un peuple petit et dominé. Nous travaillons à le libérer. D'abord en nommant notre état de colonisés, d'aliénés. Puis, en semant l'idée de l'indépendance. Nous attendons notre rédempteur, notre sauveur.

Pour ma part, c'est à l'Exposition universelle de 1967, que je comprends quelle place doit prendre le Kébék dans le concert des nations. Le monde entier campe sur nos terres. Chaque pays nous révèle le meilleur de lui-même en nous dévoilant les richesses de sa culture. C'est d'abord par sa culture qu'une nation se distingue des autres nations. Aucune nation ne peut accéder à sa souveraineté sans protéger en premier lieu la langue dans laquelle il s'exprime.

La langue appartient au peuple

Le peuple est la nation

S'occuper du territoire

C'est d'abord par la parole et les écrits des poètes et des artistes qu'est né le rêve de faire du Kébèk un pays. Pourquoi? Parce que, beaucoup mieux que les politiciens, les poètes, les auteurs-compositeurs et les artistes savent rassembler des foules, toucher le cœur du peuple et le faire rêver en nourrissant son imaginaire. Souvent, c'est de l'émotion que naît la raison de faire les choses qu'il faut. Aux dires de René Lévesque, notre premier libérateur, le Parti québécois n'aurait jamais pris le pouvoir en 1976, sans le souffle vital des rêveurs. C'est pourquoi il a déclaré:

«Nous ne sommes pas un petit peuple.

Nous sommes quelque chose comme un grand peuple.»

Mais un parti politique qui oublie sa jeunesse n'a pas d'avenir. La jeunesse est la plus grande richesse de l'espèce humaine, la promesse d'une suite du monde. L'indépendance ne se fera pas sans l'interdépendance des générations. Un peuple ne connaît sa grandeur que debout (grands-parents, parents et enfants) à chanter sa liberté. Mais après les deux premiers référendums, ce rêve s'est essoufflé. Et aux dernières élections, après le référendum sur le référendum, la volonté du peuple de répondre oui à l'article 1 du Parti kébécois n'est plus qu'une virtualité. Combien de temps avant de réapprendre à rêver? Combien d'amour faut-il se donner avant de naître à soi? Rêver c'est nommer la vie sur le territoire. Pour faire naître un pays, il faut l'aimer, le nommer, le danser, le chanter dans la joie.

Kébèk, c'est nous, gens d'ici, gens de coeur

Pays unique du nord de l'Amérique

Grand peuple uni sous le fleurdelisé

Nation qui fleurit et aspire au bonheur

Sous le soleil de l'amour nous chantons liberté

Au fil des jours nous gardons en mémoire notre histoire

Notre fierté, notre victoire

*C'est de parler français
Et de vivre ensemble en paix*

Aujourd'hui, jour de Pâques, de quelle résurrection s'agit-il? Du rêve d'amour d'un pays? Mais où est donc le rédempteur? Et si c'était chaque Kébécoise, chaque Kébécois ?

Peuple, debout!
Debout, dans l'espérance!
Vouloir savoir être au pouvoir de soi est l'ultime avoir.
L'iris versicolore va bientôt fleurir.

Raoul Duguay
20 avril 2014, Revue Moebius